

LES CAHIERS DE TAIZÉ  
13

Frère François

Le Christ est-il  
divisé ?

Une question impossible

En constatant les divisions qui se sont produites dans la jeune Église de Corinthe, saint Paul va jusqu'à poser la question : « le Christ est-il divisé ? » (1 Corinthiens 1, 13). Si tous se réclament de lui, aucun ne se demande apparemment quelle est la place du Christ dans ces divisions. Ils se rangent en diverses fractions mais méconnaissent par là qu'il est le même, l'unique pour tous. Ils en arrivent à oublier que lui justement est venu avec le pouvoir d'unir et de réconcilier. En

suivant leur logique, peuvent-ils encore éviter de créer plusieurs Christs, chacun selon le goût ou la forme de pensée qui lui sont propres ? Ils risquent de briser en morceaux celui qui n'est pas une idée, mais une personne vivante. Ils soumettent à des pratiques du vieil homme celui qui est ressuscité, l'Homme Nouveau.

## Les cercles concentriques

Les relations entre Églises chrétiennes ne cessent d'évoluer. Avant le deuxième Concile du Vatican prédominait une vision quasi intemporelle de l'état de division. On jugeait les autres Églises avec des catégories héritées du temps des ruptures. Une des démarches les plus importantes du Pape Jean XXIII a été d'inviter très simplement les chrétiens à remettre les montres à l'heure. Il n'a pas eu recours à des idées doctrinales nouvelles, mais, aidé en cela par sa bienveillance et sa simplicité, il a incité bon nombre de chrétiens à changer de regard sur les autres et à ne pas répéter des formules qui ne correspondaient plus à la réalité dans laquelle ils vivaient. Il était lui-même bon historien et se rendait compte en quoi le présent avait modifié les données d'autrefois. Et sa personnalité pénétrée de l'esprit des Béatitudes opérait des changements à peine perceptibles au premier abord, mais porteurs de conséquences lointaines.

Sommes-nous allés jusqu'au bout de cette logique nouvelle ? Jean XXIII a utilisé l'image des cercles concentriques. Est-il permis d'insister sur ce mot « concentrique » ? Les différentes Églises se sont en général considérées comme des cercles juxtaposés, se situant les uns *à côté* des autres, se touchant peut-être sur le bord ou, à la limite, se recouvrant partiellement.

Toutes les Églises ont pourtant en commun leur centre, le Christ. Ne devraient-elles donc pas apprendre à se voir autrement, comme des cercles concentriques, des cercles qui existent les uns *à l'intérieur* des autres à cause de leur centre à toutes qui ne peut être divisé ? À cause de lui, le Christ, et à cause du lien vital que chacune entretient avec lui, aucune Église ne peut se situer à l'extérieur des autres. Chacune porte les autres en elle-même. Dans la mesure où chacune s'approche du centre, elle ne peut pas ne pas s'approcher en même temps des autres et dans ce mouvement vers le centre les divergences ne peuvent que s'amenuiser.

Dans une de ses épîtres saint Paul parle d'une « loi du Christ » qui doit inspirer notre vie chrétienne (Galates 6, 2). Quelle a été cette loi du Christ ? À son baptême Jésus a refusé de se démarquer des autres êtres humains comme étant plus juste qu'eux, plus pur ou plus innocent. À cet instant décisif inaugurant son ministère public il s'est situé résolument au milieu de ceux qui confessaient leurs péchés en demandant le baptême de Jean. Il savait que la place qu'il devait prendre était là, dans les eaux du Jourdain, au sein de cette foule avec son besoin de rédemption.

Cette place, Jésus va désormais l'assumer jusqu'au bout. De ce chemin pris au baptême il ne va plus jamais dévier durant tout son ministère, même si ce chemin doit le conduire à la croix. Quel mot choisir pour exprimer la démarche de Jésus ? Elle ne consistait pas seulement à se faire notre représentant devant Dieu ou à prendre sur lui, au nom de Dieu, la nature humaine et le sort de tous les humains. Non, il s'agissait d'aller le plus loin possible : il voulait descendre au plus bas pour n'exclure personne de la communion offerte par le Père. Il a délibérément pris la place de l'exclu pour briser l'exclusion elle-même. J'imagine sa démarche comme celle d'un ami : il a fait un geste extrême d'amitié pour rejoindre l'autre dans son exclusion, se mettre visiblement à côté de lui, être traité comme lui et élargir ainsi le cercle de la communion au-delà de tous les préjugés humains. Le mot juste serait celui de « substitution » pourvu qu'on comprenne bien qu'en se substituant à nous, Jésus ne nous écarte pas de notre place, mais se met en dessous du dernier d'entre nous pour insérer celui-là aussi dans la communion avec le Père.

Ce mystère de substitution ne devrait-il pas se répercuter dans les relations entre les différentes Églises ? Certes, nous chrétiens du XXI<sup>e</sup> siècle, nous avons hérité d'une division que nous n'avons pas voulue. Dans les ruptures qui se sont produites dans le passé nous n'avons pas eu de responsabilité. Nous sommes nés dans cette situation. Les générations avant nous ont parfois même cultivé des oppositions car il fallait sans cesse justifier l'état de division. Et cet état de divi-

sion a été abondamment exporté dans d'autres cultures et sur d'autres continents.

Quel regard portons-nous aujourd'hui sur cet état de fait ? Sera-ce un regard neuf ? Ceux qui se considèrent comme des rivaux se regardent nécessairement avec distance. Saurons-nous voir de l'intérieur ce qui anime les autres ? Si pour nous le Christ se trouve au centre de notre vie d'Église et si pour des chrétiens d'autres traditions il est également au centre, comment alors nous regarder réciproquement ? Le cercle que nous formons se trouve peut-être à l'intérieur d'un autre, ou bien cet autre est porté par nous. Le besoin de nous démarquer des autres traditions pourrait avoir pour conséquence que nous nous éloignons du centre dont nous nous réclamons. Entre traditions différentes il s'agit de plus qu'une complémentarité ou qu'une juxtaposition, il se pourrait bien que nous nous trouvions imbriqués les uns dans les autres. À cause du Christ qui, lui, ne peut être divisé, nous sommes solidaires de ce que les autres ont reçu de lui, solidaires de ce qu'ils vivent à présent sous son inspiration.

## Pas de salut sans unité

Avant de tirer des conséquences pratiques de cette vision des cercles concentriques il faut être au clair sur la façon dont les auteurs du Nouveau Testament ont

compris l'unité dans le Christ. Pourquoi le Christ ne peut-il pas être divisé ?

Trop souvent la venue de Jésus a été présentée comme apportant uniquement le salut personnel : en croyant en lui chacun reçoit pour sa part le pardon de ses péchés, la libération de ce qui le tient captif. Cette présentation n'est pas fautive, mais risque d'être unilatérale. Car avec le pardon Jésus *s'apporte lui-même*. En mourant et ressuscitant il est devenu le premier-né d'une humanité réconciliée, principe et germe d'une nouvelle humanité (Colossiens 1, 18). Ceux qui se situent en lui par le baptême forment désormais une humanité qui n'est plus soumise à la fatalité des divisions.

Par nature, nous sommes tous sans exception portés à la rivalité. Aucun être humain n'y échappe. Ce que Jésus a réalisé en mourant dans un don total de lui-même sur la Croix, cela a été de faire mourir, au cœur de la nature humaine, le besoin d'opposition qui réside en chacun. En nous unissant à lui au moment du baptême nous avons dépouillé ce qui est le propre du vieil homme, toute sa façon de vouloir être plus que les autres et de se servir, en vue de cela, des divisions. C'est ensemble que nous formons désormais « un seul Homme Nouveau », « un seul corps » (Éphésiens 2, 15). La réconciliation, nous ne faisons pas que l'annoncer. Dieu attend de son Église qu'elle l'incarne et la rende visible.

La présentation habituelle du salut a fait qu'aux yeux de beaucoup de gens le christianisme a pris les traits d'une « religion » répondant aux besoins individuels

des hommes. Et c'est vrai, il n'y a guère de besoin plus profond dans le cœur humain que celui du pardon. Cependant, tout ce qui touche à la vie sociale entre chrétiens s'est trouvé ainsi réduit à n'être qu'un problème d'institution ou un sujet d'exhortation morale. Or, la vision de saint Paul va plus à fond. À la même profondeur où le pardon nous recrée, le salut fait de nous des êtres de communion, car il ne nous sauve pas seulement à l'intérieur de nous-mêmes, mais nous attire à Dieu avec tous les autres, brisant l'isolement et guérissant les relations blessées.

Une communion toute nouvelle fait donc partie du salut, une communion qui ne consiste pas seulement dans le rassemblement de ceux qui sont désireux de se trouver ensemble, mais qui se reçoit là où le Christ nous recrée, à la racine de notre être. L'appel à la foi que nous avons entendu nous place d'emblée « dans un seul corps » (Colossiens 3, 15). Le chrétien qui se retrancherait dans les limites de son individualité aurait mal compris la portée de son salut. Une réelle unité est rendue possible entre humains, cette unité qui seul correspond à leur vraie dignité.

Si dans le passé nous nous sommes infligé beaucoup de mal entre chrétiens, ce mal ne se limite pas aux polémiques incessantes ou à l'usage de la contrainte et de la violence. Ce mal se trouve dans le fait que nous avons laissé se faire la division. Aujourd'hui nous cédonc encore trop facilement à une logique d'opposition et nous ne laissons pas l'exigence de l'unité passer *avant* tout besoin de nous justifier.

## La prière de l'heure décisive

Il y a une manière paulinienne de concevoir l'unité : le Christ mort et ressuscité contenant en lui-même toute l'humanité. Mais cette façon de voir tous les humains comme déjà rassemblés dans le Christ n'est pas une pensée familière à l'homme moderne, même si celui-ci admet toujours l'unité foncière de tout le genre humain. Saint Jean lie, lui aussi, l'unité des chrétiens à la passion de Jésus, mais il le fait de façon plus dramatique, plus existentielle.

Il ne dit pas seulement que Jésus « devait mourir pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés » (Jean 11, 51-52). Chez lui l'unité a sa place dans les derniers instants que Jésus a passés avec ses disciples. On peut être sûr qu'au cours de ce repas Jésus a prié pour l'unité de ceux qui lui avaient été confiés. Si l'Évangéliste a amplifié selon son habitude l'intention de cette prière, le noyau historique se laisse encore deviner sous ces mots : « Père saint, garde-les (les apôtres) en ton nom que tu m'as donné pour qu'ils soient un comme nous » (Jean 17, 11).

Cette demande se trouve, en effet, au centre de la grande prière du chapitre 17 de l'Évangile. Cette prière sous sa forme amplifiée commence avec une évocation de la « gloire » commune au Père et au Fils (v. 1-5) et elle se termine en insérant l'unité future de tous les croyants dans cette même gloire commune (v. 20-26). Entre ces deux parties se trouve ce que Jésus demande pour les apôtres, ceux qui l'entourent à ce moment-là.

Cette section-là (v. 6-19) obéit, elle aussi, à une structure concentrique : la demande centrale, celle qui concerne l'unité (v. 11) est encadrée par deux autres demandes, toutes deux formulées d'abord sous forme négative : « Je n'interviens pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés » (v. 9) et « je n'interviens pas pour que tu les retires du monde, mais pour que tu les gardes du mauvais » (v. 15). Avant et après ces demandes est décrite la situation des apôtres, ce dont ils sont les dépositaires (v. 6-8) et leur mission à venir (v. 16-19).

Il faut bien se rendre compte que l'instant de cette prière, « l'Heure » comme dit saint Jean, a été dramatique. Jésus a sûrement insisté auprès de son Père pour garder les apôtres unis. Il a dû pressentir que sa mort provoquerait chez eux un tel désarroi qu'ils risquaient de se disperser, chacun de son côté, en retournant à ce qu'au départ, à cause de lui, ils avaient quitté (Jean 16, 32, Marc 14, 27). Or, si eux ne restaient pas ensemble, qui alors pourrait témoigner ? L'œuvre que le Père lui avait donnée d'accomplir (v. 4) aurait été engloutie dans le silence. Personne n'en aurait rien su.

Prier pour le monde n'avait pas de sens à ce moment-là. Il fallait avant tout que ces quelques hommes-témoins restent tellement unis que le tentateur (le « mauvais » v. 15) n'ait pas de prise sur eux. Jésus ne peut même pas faire appel à la force de leur foi. Ce qui doit les maintenir ensemble, c'est le « nom » que le Père a donné à son Fils, ce nom qui est une réalité propre à Dieu, plus objective et solide que la fragilité humaine de la foi. On pourrait le décrire comme un

faisceau de lumière descendu de l'ouverture du Cœur de Dieu et se reflétant sans cesse dans l'être même de Jésus : c'est dans cette réalité-là que les apôtres doivent pouvoir rester ensemble, exactement comme le Fils est resté uni au Père. Si cela leur est donné, leur témoignage sera crédible.

L'unité future des croyants à venir (v. 20), Jean la suspend à cet instant d'extrême gravité où Jésus s'apprête à donner sa vie. Apparemment, à cette Heure-là, tout s'effondre. Mais quelques hommes aussi pauvres et fragiles que nous ont pu rester unis grâce à la prière de Jésus. Et cette prière continue auprès de Dieu à porter l'unité des chrétiens à travers les siècles, car cette unité doit encore et encore attester le caractère unique de la révélation du Père en son Fils et manifester comment les humains peuvent être unis en Dieu.

## Une tension inhérente à l'unité

La grande préoccupation de la prière de Jésus en Jean 17 est l'unité, mais Jésus évoque aussi l'envoi des apôtres (v. 18), leur parole et la foi que celle-ci pourra susciter (v. 20). Certains commentateurs ont cru discerner dans cette prière un symbolisme platonicien, presque gnostique : l'unité de l'Église y serait considérée d'une façon statique comme si elle n'avait qu'à refléter l'unité immuable entre le Père et le Fils telle qu'elle existe au ciel. Mais c'est oublier que l'unité entre le Père et le

Fils s'est prouvée dans la mission terrestre de Jésus à travers un combat et qu'elle s'y est maintenue comme un accord sans cesse renouvelé entre deux volontés. Ainsi en sera-t-il donc de l'unité des chrétiens : elle aura à se concrétiser dans leur mission et sera donc toujours soumise à des tensions et des épreuves. Ici-bas elle ne se réalisera jamais autrement qu'à travers une croissance, comme une approximation de l'unité parfaite (Jean 17, 23). La « gloire » qui lui est promise, le rayonnement dans l'amour, ne se laissera atteindre que si les chrétiens mettent tout leur amour à la sauvegarder.

Deux pôles doivent donc rester en tension dans notre compréhension de l'unité des chrétiens : elle a pour modèle la communion entre le Père et le Fils, mais elle s'ouvre en même temps à ceux qui doivent pouvoir accéder à la foi. Elle a pleinement sa valeur en elle-même, car elle seule peut prouver que Jésus avait raison de se dire un avec le Père. Mais elle doit en même temps servir, elle vise au-delà d'elle-même, car elle concerne ce monde qui, du dehors, est invité à la connaissance de la foi (v. 23).

Les données du Nouveau Testament le montrent bien : il n'y a pas que les imperfections humaines qui menacent l'unité, les inévitables rivalités entre personnes et partis. Une tension profonde traverse tout le corps de l'Église qui vient du fait qu'elle n'existe que comme intrinsèquement liée à l'histoire et devant se réaliser elle-même à travers l'histoire. Aux « siècles à venir » elle a à démontrer que la grâce de Dieu est infiniment riche pour tous les humains (Éphésiens 2, 7).

En s'étendant sur toute la surface de la terre elle doit faire bénéficier de la paix du Christ tous ceux qui en sont encore « éloignés » (Éphésiens 2, 17). Et au cours de cette avancée dans le temps et dans l'espace elle ne mettra d'autre condition à l'appartenance au Christ que la seule « confiance de la foi » (Éphésiens 3, 12). Car jamais un certain style de vie, un héritage culturel ou un code moral ne devront faire écran à l'Évangile et retenir ceux qui cherchent à s'approcher du Christ. Tout être humain, de quelque lieu, de quelque temps, de quelque culture qu'il soit, doit pouvoir recevoir la grâce libératrice du salut.

Voilà la tension inhérente à l'unité chrétienne, tension nullement négative, mais qui demande d'être assumée lucidement : sauvegarder la gratuité du salut et le caractère éminemment personnel de la foi et veiller en même temps avec un soin extrême à « conserver l'unité de l'Esprit par le lien de la paix » (Éphésiens 4, 3) ; respecter jusqu'au bout la démarche unique de chaque être humain vers le Christ et faire aboutir pourtant cette démarche dans la reconnaissance d'une « seule foi » (Éphésiens 4, 5) – la foi de l'Église – qui pour nous sera toujours reçue et jamais à la mesure d'un croyant isolé ; ou pour le dire encore autrement : donner la priorité à l'exigence de l'unité sans oublier pourtant que cette unité aura sans cesse à se dépasser puisque la résurrection du Christ fait « croître » son corps tout au long de l'histoire (Éphésiens 4, 16).

Cette croissance posera inévitablement des questions inattendues qui seront aussi des questions de vérité. Dans le chapitre de l'épître aux Éphésiens que

j'ai déjà cité à plusieurs reprises saint Paul dit que nous avons à « grandir vers le Christ en attestant la vérité dans la charité » (4.15). Toute croissance vers le Christ implique donc que la vérité et la charité soient désormais rendues inséparables. Toutes deux se rapprocheront l'une de l'autre en s'approchant chacune de celui qui est la Tête, le Christ. Dans le passé l'affirmation d'une vérité a parfois donné l'impression aux chrétiens d'être dispensés des exigences de la charité, comme si la vérité (telle qu'on la comprenait) devait normalement l'emporter sur tout. En réalité quand la vérité doit être dite, la charité doit augmenter d'autant plus. Pour prendre un exemple dans les relations humaines : ce n'est pas de dire « oui » qui demande le plus grand effort de charité ; faire comprendre un « non » en demande beaucoup plus.

Seule une charité selon le Christ peut permettre à la vérité de devenir transparente et qu'on découvre ce qui est vraiment en son cœur. Comment, en effet, trouver les mots adéquats pour faire comprendre ce qu'elle vise, sans participer soi-même à cet amour surabondant qu'elle essaie d'exprimer ? Et si à une époque donnée une affirmation un peu excessive de ce qu'on croyait vrai s'imposait, la charité doit pouvoir tempérer cet excès une fois le danger passé. Pour saint Paul vérité et charité se rejoignent dans un contexte de *croissance*, dans une vision qui n'est donc jamais statique.

Cette tension inhérente à l'unité se rencontre déjà dans le livre des Actes des Apôtres. Nous y voyons saint Paul mettre tout en œuvre pour qu'aux croyants issus du monde païen ne soit imposée aucune condition

qui puisse faire douter de la gratuité de l'Évangile du Christ. Et une autre démarche de ce même apôtre y est également soulignée : il se soumet à des usages juifs très particuliers (21.24) et va même jusqu'à risquer sa vie par un voyage à Jérusalem (21.11-12) dans le seul but de manifester concrètement sa communion avec l'Église-mère. À cause du Christ Paul se doit d'être « tout à tous » (1 Corinthiens 9, 22). Si alors une tension surgit, c'est à lui d'abord de la surmonter en lui-même.

## Aucun de nous ne vit pour soi-même

Comment appliquer maintenant l'image des cercles concentriques à la réalité présente ? Le Christ a sa place au cœur de la vie de chaque Église. Ce que d'autres chrétiens vivent en son nom, nous ne pouvons plus le considérer comme étranger à nous-mêmes. « Aucun de nous ne vit pour soi-même..., car nous sommes au Christ » (Romains 14, 7-8). À cause du Christ, les dénominations chrétiennes ne se trouvent jamais les unes à côté des autres. Ce qu'elles ont de plus précieux les traverse toutes.

L'image du cercle a trouvé une excellente application chez saint Dorothée de Gaza (VI<sup>e</sup> siècle) : « Supposez un cercle tracé sur la terre, c'est-à-dire une ligne tirée

en rond avec un compas, et un centre. On appelle précisément centre le milieu du cercle. Imaginez que ce cercle, c'est le monde ; le centre, Dieu ; et les rayons, les différentes voies ou manières de vivre des humains. Quand les saints, désirant s'approcher de Dieu, marchent vers le milieu du cercle, dans la mesure où ils pénètrent à l'intérieur, ils se rapprochent les uns des autres en même temps que de Dieu. Plus ils s'approchent de Dieu, plus ils se rapprochent les uns des autres ; et plus ils se rapprochent les uns des autres, plus ils s'approchent de Dieu. »

Le thème de la substitution s'inscrit sans peine dans la logique de cette image : je ne peux m'approcher de Dieu sans assumer, de toujours plus près, ce que les autres vivent en s'approchant de lui et sans leur laisser de la place pour s'approcher de lui. Rien dans la vie des autres ne me reste indifférent. À cause du Christ je me sens concerné par tout ce qui vient de lui. Car il est le Vivant, à l'œuvre chez tous ceux qui le prient.

Quand frère Roger exprimait si clairement sa volonté de « réconcilier en lui-même la foi de ses origines avec le mystère de la foi catholique sans rupture de communion avec quiconque », ne faisait-il pas comprendre qu'il vivait d'une évidence qui était pour lui plus forte que celle de la division ? Et quand dans la Lettre de Cochabamba frère Alois proposait un « échange de dons entre les différentes traditions chrétiennes », ne faisait-il pas appel à une réalité qui « a déjà commencé » ?

J'aimerais esquisser en quelques lignes comment l'image des cercles pourrait éventuellement recevoir



une application. De toutes les Églises l'Église catholique a probablement le mieux réalisé cette universalité à laquelle prétend la foi chrétienne. Aucun cloisonnement en Églises nationales n'a jamais pu s'introduire chez elle. Le ministère pétrinien, le ministère du successeur de l'apôtre Pierre sur le siège épiscopal de Rome a permis de sauvegarder une forte cohésion partout où l'Église se trouve, une cohésion qui s'étend désormais sur toute la surface de la planète. Cela s'est fait grâce à une forme institutionnelle précise, mais il faut bien reconnaître qu'en dessous de cette forme institutionnelle il y a eu, au long des siècles, un extraordinaire élan missionnaire soutenu par un authentique appel à la sainteté.

Est-il possible de demander à l'Église catholique d'assumer désormais davantage la vie de ceux qui certes, sont nés en dehors d'elle, mais appartiennent au Christ par leur foi (leur baptême) et par leur aspiration à l'unité visible ? Peut-on attendre d'elle qu'elle les prenne en compte dans ce qu'elle affirme et entreprend et qu'elle évite ce qui pourrait les éloigner d'elle ou les blesser ? Si elle éprouve une vraie vocation à l'universalité, ne sent-elle pas aussi quelque part au fond d'elle-même qu'elle porte en elle tous ces autres chrétiens ? Et quand se pose une question de vérité, est-elle prête alors à se dépasser elle-même dans la charité ?

Une telle ligne de conduite suppose un grand désintéressement et ne devrait jamais pouvoir être interprétée comme une façon d'annexer les chrétiens d'autres confessions. Car on irait alors dans un sens opposé à celui de la substitution. Celle-ci consiste, en effet, dans

le refus d'exclure les autres de la communion qu'on a soi-même reçue, et même dans le désir de se faire donner par le Christ une responsabilité par rapport à eux, une responsabilité qui nous placerait en dessous plutôt qu'au-dessus d'eux.

Si le ministère pétrinien demeure aux yeux de beaucoup un obstacle à la réunification, ce même ministère offre aussi à un seul homme l'occasion d'assumer une telle extension de sa responsabilité. Cela s'est passé tout au long du pontificat du Pape Jean XXIII, mais aussi de façon très précise au moment où le Pape Paul VI en allant à l'assemblée des Nations-Unies a demandé aux observateurs des autres Églises présents au Concile s'il pouvait dire qu'il parlait également en leur nom ; ou encore en cette année 2000, quand le Pape Jean-Paul II a voulu marquer la fin du millénaire par une grande confession des fautes de l'Église catholique elle-même. Des chrétiens d'autres Églises ont envié alors l'audace de cette démarche dont apparemment seul un tel ministère avait les moyens.

Mais quel est l'apport des Églises issues de la Réforme dans cette vision des cercles concentriques ? Il me semble que ces Églises ont rappelé avec force un certain aspect de la Nouvelle Alliance conclue par Jésus dans sa mort et sa résurrection que les Églises plutôt institutionnelles ont souvent été tentées de négliger. Car si la Nouvelle Alliance désigne dans l'Écriture une alliance universelle (ne se limitant plus au peuple d'Israël, mais s'étendant à toutes les nations) et une alliance infrangible, elle comporte aussi cette nouveauté de ne plus s'adresser de l'extérieur aux partenaires humains ; elle

va les renouveler de l'intérieur. Pour les Apôtres il était évident que le don du Saint-Esprit a été accordé à tous les croyants. Saint Jean peut dire dans sa première épître (2.20) : « Tous, vous avez la science ». Et pour saint Paul chaque baptisé est appelé à se laisser « mener par l'Esprit » et à faire confiance à la façon dont cet Esprit peut « l'animer » et le « vivifier » (Galates 5, 16,18,25). À cette réalité hautement personnelle tous les croyants ont part. Une telle animation intérieure et une telle connaissance du cœur ne sont en effet pas réservées à une élite, mais s'offrent à tous les croyants afin de porter du fruit en chacun.

Cet aspect presque « mystique » de la Nouvelle Alliance fait la beauté du traité de Luther sur « la liberté du chrétien ». Un appel à la maturité y est adressé à chaque croyant. Chacun a une responsabilité et doit pour cela se mettre à l'écoute de la Parole de telle sorte que celle-ci imprègne vraiment sa vie. Nul ne peut se soustraire à l'obligation de devenir conscient de la façon dont il agit. Les exigences contenues dans l'Évangile demandent donc d'être consenties intérieurement, et cela n'est possible que si nous recevons sans cesse au-dedans de nous le pardon du Christ et que nous laissons se creuser en nous une communion personnelle avec lui, une communion qui permet de dire : « ce qu'à le Christ, l'âme croyante le reçoit en propre, et ce qu'à l'âme (sa faiblesse, ses péchés), le Christ le considère comme sien. »

On comprend sans peine que la tension inhérente à l'unité dont il a été question précédemment se soit faite sentir dès que cet aspect-ci de la Nouvelle Alliance

eut été fortement accentué. Au temps de la Réforme il est devenu difficile de résister à l'épreuve de cette tension. Elle a fait perdre à l'Église son unité. Des facteurs non-théologiques (politiques, sociologiques, psychologiques) ont de leur côté beaucoup contribué à cette rupture. Cependant, la réforme souhaitée à ce moment aurait dû se faire à l'intérieur d'un corps plus grand. C'est ce qui se fait sentir à nouveau aujourd'hui : l'héritage reçu ne devient réellement fécond que placé dans un cercle plus large (pour reprendre l'image des cercles concentriques).

Dans son *Éthique* Dietrich Bonhoeffer a rappelé aux chrétiens protestants qu'il y avait danger à ne retenir que le seul aspect de l'annonce de la Parole, car de cette façon on allait oublier ce que l'Église doit être *en elle-même* pour signifier quelque chose pour le monde. Bonhoeffer a énuméré les domaines où un appauvrissement s'est fait sentir : la liturgie, la discipline ecclésiastique, la discipline personnelle, et particulièrement la conception qu'on s'est faite du ministère pastoral. Lui-même a pressenti qu'on aurait ainsi bien plus de peine à ne pas se conformer au monde, par exemple dans les grandes questions éthiques.

Quand un aspect a été accentué de façon unilatérale, il tend à devenir exclusif. Et c'est alors presque fatal que ceux qui adhèrent surtout à cet aspect s'éloignent de ceux qui ne suivent pas cette ligne. Ils trouvent dans cette accentuation excessive leur force. En nous rapprochant plus consciemment du centre, le Christ vivant, allons-nous pouvoir arrêter une telle fatalité et

permettre à l'aspect isolé de retrouver sa réelle fécondité au sein de l'ensemble ?

Je le sais, l'utilisation de l'image des cercles concentriques suppose qu'on porte un certain regard sur l'Église, un regard qui la voit au-delà de son fonctionnement et de ses discours et qui cherche en elle le Christ présent. C'est lui qui constitue l'être même de l'Église. Il n'habite pas seulement en chacun. Il est lui-même le corps, l'Homme Nouveau, car il est « tout et en tous » (Colossiens 3, 11) ; il est ce que nous sommes ensemble, comme il est également le fond de l'être de chacun. Il est, lui, toute la vigne, et nous sommes « sarments en lui » (Jean 15, 2).

Comme frère Roger le rappelait souvent, le même regard que nous portons sur l'être humain (un regard « mystique ») est nécessaire pour comprendre l'Église : il faut une vision « mystique » comme il disait, vision que les Églises de tradition orthodoxe ont probablement le mieux gardée à travers leur vie liturgique. Dans ce cas, « mystique » ne signifie nullement détaché du réel, purement spiritualisé ou éthéré. Le mot se rapporte au contraire à un mystère qui est plus réel que tout : cette Église toute concrète, humaine, charnelle est *habitée* de la présence du Ressuscité. Tout son être, elle l'a en lui. Grâce à lui, elle est le lieu où le temps ne s'effrite plus dans des constructions éphémères et où l'espace ne s'éparpille plus en des éloignements insurmontables. Les déterminismes de l'histoire n'ont plus le dernier mot sur elle, car de lui vient un influx vital et unifiant qui la traverse tout entière. Si par son incarnation il a assumé l'extrême diversité des humains et

toutes leurs déficiences, c'était pour constituer au cœur de la création un corps éternellement jeune où règne la paix. Comment alors accepter qu'il reste divisé en son corps ?

## Joseph et ses frères

La question revient souvent ces derniers temps : si par tout on a pris conscience de l'importance de l'unité, pourquoi si peu de progrès dans une réalisation *visible* de cette unité ? Dans les relations entre Églises il règne beaucoup plus d'amitié qu'autrefois, mais pourquoi si peu de pas concrets qui réunissent ce qui s'était brisé entre chrétiens ? Et déjà la crainte se fait entendre : stagnation signifie en réalité recul.

Le Patriarche Athénagoras de Constantinople (mort en 1972) avait pensé que si l'on réunissait des théologiens de toutes les Églises sur une île du Bosphore et qu'on leur disait « vous ne sortirez pas de là que vous n'ayez pas fait l'unité », ils y arriveraient. En disant cela, il ne niait nullement tous les problèmes existants ; il exprimait seulement sa conviction que la solution de ces problèmes dépend de l'urgence qu'on donne à l'exigence de l'unité.

À la fin du livre de la Genèse se trouve l'histoire de la réconciliation de Joseph avec ses frères (chapitres 37 à 50). Un fait très curieux ne peut pas ne pas frapper le lecteur : quand ces frères qui avaient voulu élimi-

ner Joseph viennent à la cour d'Égypte pour implorer de l'aide face à la famine qui risque de les faire périr et qu'ils se trouvent devant le vice-roi dont ils ignorent que c'est Joseph, celui-ci se garde bien de se faire connaître d'eux. Il aurait pu les embrasser tout de suite et leur dire que dans la joie de se retrouver on n'allait plus revenir sur le passé. Non, avec une incroyable sagesse (sagesse égyptienne ?) il veut les aider à prendre conscience de ce qui est réellement arrivé.

De sa bouche ne sort aucun mot qui puisse les accabler. Il ne les accuse pas, ne se venge pas d'eux. Très délicatement, il les amène à se souvenir des faits du passé et à découvrir ainsi à quel point ils avaient blessé la plus fondamentale solidarité, celle entre frères. Et l'un d'eux, Juda, comprend alors ce qui est en jeu : il s'offre à rester à la cour d'Égypte « comme esclave à la place de l'enfant » (Genèse 44, 33). En effet, si le plus jeune des frères, celui qui compte le plus pour le vieux père, devait être retenu en tant qu'otage, comme le vice-roi le demande, alors le vieux père en mourrait. Il ne supporterait pas d'être séparé de cet enfant, lui qui dans le temps avait déjà dû perdre Joseph, l'autre fils de la même mère. Juda va donc à l'extrême : il se dit prêt à prendre la place de ce demi-frère, car seul un tel élan prouve la sincérité de la solidarité. Et Joseph, en entendant cela, éclate en sanglots.

Entre chrétiens des différentes confessions nous sommes déjà beaucoup accusés de tout le mal que nous avons pu nous faire les uns aux autres par la violence et le mépris. Cependant un autre mal doit encore monter à la conscience, un mal plus profond,

à première vue moins cruel, mais en réalité plus insidieux, le mal même de la division. Certes, il ne peut être question de remettre à plus tard les occasions de manifester l'affection réciproque et la collaboration. Mais sommes-nous prêts à prouver jusque par des actes très concrets la sincérité de notre solidarité, et à donner ainsi une vraie urgence à l'exigence de l'unité ?

© Ateliers et Presses de Taizé, 71250 Taizé, France  
DL 1100 — septembre 2009 — ISSN : 2101-731X — ISBN 9782850402920

Achevé d'imprimer en juillet 2009 imprimerie — AB. Doc, 71100 Chalon sur Saône